LIVRAISON 2ème

TOME 4.

Comptes-Rendus

— DE —

L'Athénée Louisianais

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

POUR L'ABONNEMENT S'ADRESSER AU SECRÉTAIRE, P. O. Box 1294.

Prix de l'Abonnement, Quatre Piastres par An, payables d'avance.

Nouvelle-Orléans :

IMPRIMERIE COSMOPOLITE, RUE DE CHARTRES, 102.

Année 1879.

Comptes-Rendus de l'Athénée Louisianais.

LIVRAISON 2ème. NOUVELLE-ORLEANS, 1er SEPTEMBRE 1879. **TOME 4.**

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des réglements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 28 Mai 1879.

Présidence du Dr. Armand Mercier.

Après l'adoption du procès-verbal, le Secrétaire donne lecture d'une lettre du Secrétaire perpétuel, M. Alfred Mercier, adressée au Président et aux membres de l'Athénée. Obligé de s'absenter pour quelque temps, il le prie de vouloir bien être l'interprète de ses sentiments auprès de ses collègues. Toujours présent à nos séances, il joindra ses vœux aux efforts qu'ils continueront à faire pour la prospérité de notre Société. Il recommande les Drs. C. Turpin et S. Martin pour le remplacer pendant son absence.

En consentant à remplir les fonctions délicates de Secrétaire, nous avons plutôt consulté l'intérêt de notre Société que nos propres forces. Notre tâche est d'autant plus difficile, que les qualités de notre collègue et ami sont de celles qui ne peuvent s'oublier. Préparé depuis longtemps par de fortes études, au courant de tous les progrès et de tous les problèmes, il pouvait aborder tous les sujets et les traiter d'une manière magistrale. Esprit lucide et pratique, prompt à saisir le point caractéristique dans les discussions, sa plume fine et élégante savait aussi, dans un style sobre et coloré, mettre chaque chose en relief et dans sa véritable lumière. Toutes ses qualités vous les avez appréciées et retrouvées dans les *Comptes-Rendus de l'Athénée.* Pour nous, leur souvenir nous fait doublement regretter son absence et sentir notre faiblesse. Mais comme les soldats dans la bataille, nous ferons notre devoir avec conscience, en vous priant de nous accorder votre concours et votre indulgence.

Sur la motion de M. Sabin Martin, un congé de trois mois est accordé à notre Secrétaire perpétuel.

M. Adrien Rouquette adresse à l'Athénée son dernier ouvrage — *La Nouvelle Atala*, ou *la Fille de l'Esprit*, légende indienne, par Chatah-Ima.

Nous devons à l'obligeance de M. le professeur Sacc, le No. 3 du Bulletin officiel de la Commission Centrale d'Agriculture de la République Orientale de l'Uruguay publié à Montevideo. M. le Président prie M. le Dr. Dell'Orto de vouloir bien traduire l'article de M. Sacc sur les fourmis, et un autre article sur la culture de l'Eucalyptus.

M. le Dr. J. C. LeHardy de Savannah, nous envoie son travail sur la quarantaine. Ecrit avec beaucoup d'ordre, de méthode et de logique, l'auteur ne tient compte que des faits bien établis, et après les avoir discutés avec soin, arrive aux conclusions suivantes :

1°. Qu'une quarantaine réelle et effective est impossible aux Etats-Unis.

2°. Qu'une quarantaine nationale est une mesure à redouter, parcequ'elle favorise les Etats de l'Est au détriment du Sud, et qu'elle détruit le commerce dans les ports de ce dernier.

3°. Que toute espèce de quarantaine, est non-seulement nulle, mais nuisible au commerce, et qu'elle impose des dépenses extraordinaires au port où elle se trouve établie.

4°. Que l'histoire des quarantaines prouve qu'elles ont toujours été nulles dans leurs effets.

5°. Que la fièvre jaune n'est pas contagieuse et qu'elle n'a fait son apparition que sous l'empire de causes toutes locales.

Enfin, il termine en recommandant avec force et conviction la mise en pratique des mesures hygiéniques, comme le seul moyen préventif contre le retour de la maladie dans les villes et villages où elle a sévi une première fois.

M. Dell'Orto propose que le Secrétaire écrive une lettre de remerciements à l'auteur. Cette motion est adoptée.

M. L. J. de Finod, dans une lettre écrite à M. Alfred Mercier, parle en termes élogieux de notre confrère le Dr. Dupaquier, et nous fait savoir combien il s'associe à nos regrets.

M. le Président communique à l'Athénée une lettre qu'il a reçue du Juge Morgan, notre correspondant à Alexandrie, en Egypte. Il nous envoie par le navire Hudson, les lentilles qu'il nous avait promises l'année dernière. Comme la saison est trop avancée pour pouvoir les semer, M. le Président se propose de les garder et plus tard de les mettre à la disposition de ses collègues. Il rappelle qu'elles sont la nourriture exclusive des Fellahs, race forte et patiente, qui travaille dans les champs sous un ciel sans nuages et un soleil implacable, à peine vêtus de haillons pour se protéger contre les chaleurs et le froid assez sensible en Egypte. M. Morgan annonce aussi son prochain retour en Louisiane et se fera un plaisir de remplir toutes les commissions dont l'Athénée voudra bien le charger.

M. le Président rend compte de deux plaqueminiers du Japon qu'il a plantés. Ils viennent très bien, et ils ont déjà deux pieds de hauteur. S'ils réussissent,

ce sera une précieuse acquisition pour notre pays; leurs fruits sont de la grosseur d'une pomme.

Le Secrétaire communique l'état de nos finances et demande ce qu'il doit faire de l'argent déposé à la banque des Mechanics maintenant en liquidation. M. Sabin Martin fait la motion d'autoriser le Secrétaire à vendre ce certificat de dépôt le plus tôt possible. Cette motion, secondée par M. Carrière, est adoptée.

Le Dr. Dell'Orto lit le rapport sur l'appareil désigné sous le nom de *Rhind's Patent Safety Lamp*. Après la lecture de ce rapport, son adoption provoque des objections graves et soulève des questions de responsabilité qui pourraient plus tard peser sur l'Athénée. MM. le Président, Dell'Orto, Carrière, S. Martin, Roussel, Turpin prennent part à cette discussion. Il résulte des débats que, tout en reconnaissant aux comités d'expertise et leur liberté d'appréciation et leur compétence, les termes de tout rapport doivent être construits de manière à ne pas engager la responsabilité de l'Athénée vis-à-vis du public; qu'ils doivent simplement établir les faits et les avantages qui en découlent, sans recommander leur adoption d'une manière absolue, laissant au public et à l'expérience de se prononcer définitivement sur leurs mérites. Dans le cas actuel, M. Roussel rappelle que l'agent de cette nouvelle lampe n'a pas clairement répondu aux questions posées par le Général Beauregard sur son inexplosibilité. Comme dès aujourd'hui, nous établissons un précédent en accordant aux inventeurs le droit de se présenter et de nous demander notre approbation et notre concours scientifique, nous croyons convenable d'imposer certaines restrictions à ce droit dans le but de sauvegarder notre responsabilité et de conserver notre autorité scientifique. Sur la motion faite par M. Carrière, l'Athénée décide: que dorénavant le Secrétaire ne devra délivrer aucune copie de nos minutes et encore moins y appliquer le sceau de notre Société; laissant aux intéressés la liberté d'en prendre copie, après la publication des *Comptes-Rendus*. M. S. Martin fait la motion de renvoyer le rapport au comité avec prière de vouloir bien changer certains termes de la rédaction. Cette motion est adoptée.

La séance est levée.

Séance du 11 Juin 1879.

Présidence du Général Beauregard.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. Florenville, ancien résident de la Louisiane, présenté aux membres de l'Athénée par le général Beauregard, les remercie en termes d'une parfaite amabilité de leur accueil flatteur et sympathique. Eclairé, actif, et engagé dans le commerce des bois exotiques, il vient parmi nous pour continuer une œuvre commencée depuis longtemps — l'exploitation des pitch-pine, yellow-pine et des cyprès. Dans une conversation, où il y a beaucoup à apprendre et à recueillir, il démontre avec lucidité et compétence les différentes qualités et les divers avantages que présente chacune de ces essences. Il fait ressortir d'une manière pratique leur importance, leur valeur commerciale et leur emploi varié dans les constructions navales, les travaux hydrauliques, le matériel des chemins de fer, et les services qu'ils peuvent rendre à l'industrie des meubles. Comme preuve à l'appui, il assure que tous les articles fabriqués avec ces bois, et envoyés par lui à l'Exposition universelle, ont été hautement appréciés par les commissions, non seulement pour leur poli, la finesse de leur grain, mais aussi pour les effets moirés que présentaient certains d'entre eux. Depuis le voyage de l'ingénieur Fliche aux Etats-Unis, tous les ingénieurs leur donnent la préférence et les ont adoptés parcequ'ils remplissent toutes les conditions voulues de durée, de résistance et de portée. Pour nous résumer, c'est une sorte de spécialité qu'il est venu établir dans notre pays. Si ce commerce prenait les proportions que nous promet M. Florenville, la Louisiane frappée en ce moment de langueur et de découragement, ne tarderait pas à se relever. Elle y trouverait des éléments nouveaux de richesse, un débouché assuré pour ses bois qui, sur place, en forêt, n'ont pas de valeur réalisable; pour les ports de la Nouvelle-Orléans, du Calcassieu, de la Sabine et de Ship-Island un surcroît d'activité commerciale, et pour ses habitants des bénéfices certains.

Le Président remercie M. Florenville des renseignements intéressants qu'il vient de communiquer à l'Athénée, et de sa "Note sur les bois américains." Il le prie aussi de faire savoir à M. de Lagrené, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, combien l'Athénée a été sensible à la haute marque d'intérêt que celui-ci lui a donnée en lui faisant hommage de sa "Note sur les bois des Etats-Unis d'Amérique."

M. le Général Beauregard reprend la conversation à son point de départ et informe M. Florenville qu'il existe dans la paroisse St-Bernard, à la Terre-aux-Bœufs, d'immenses forêts de cyprès rouges. Selon lui, c'est un bois excellent qui rappelle beaucoup le cèdre. Il est susceptible d'un très-beau poli et il est utilisé tous les jours dans la construction des sucreries et dans les travaux de sous-sol. Son prix est modique. Il serait facile de le transporter par le lac Borgne jusqu'à l'ile au Chat, où se trouve un bon mouillage pour les gros vaisseaux.

M. Florenville partage son opinion et revient sur l'importance des pitch-pines, yellow-pine et des cyprès. Il affirme que son gouvernement prend le plus grand intérêt à l'exploitation de ce dernier et que le ministre de la marine insiste pour avoir un chargement entièrement composé des essences fournies par la Louisiane. Quant au cyprès, le ministre le recommande d'une manière toute spéciale, parce qu'il est appelé à jouer un rôle très-important dans les constructions navales. Par sa densité et son extrême élasticité, il serait destiné à servir de coussinet au bois de Teck sur lequel s'appliquent les plaques de fer des cuirassés.

La Note de M. de Lagrené donne d'abord des indications générales sur les bois employés dans la construction aux Etats-Unis; puis, elle entre dans des développements plus complets pour les essences du pin et du cyprès, essences qu'il importe le plus de connaitre. Les qualités de ces bois ne sont véritablement remarquables que dans les Etats du Sud, et

principalement dans la Caroline du Sud, la Georgie, la Floride, le Mississipi et la Louisiane.

Le commerce des pins de la Floride est considérable; les principaux ports de sortie sont Pensacola, Apalachicola, et Fernandina. L'Alabama fournit aussi une grande quantité de bois au commerce et ses ports sont très-fréquentés. Le sol uni et sablonneux du Mississipi donne d'excellents bois, surtout dans la partie Sud. Le port de Pascagoula a commencé dans ces dernières années, une exportation assez active de pins et de cyprès. La route de Ship-Island a été ouverte en 1877 par le navire le Président-Mabire affrété au Hâvre par M. Florenville pour un chargement de 15,000 traverses de pins destinées à la compagnie de chemin de fer de l'Ouest. Le Mississipi, l'Atchafalaya, le Calcassieu et la Sabine reçoivent de nombreux affluents qui sont tous bordés de forêts de cyprès dans les parties basses. Le port de la Nouvelle-Orléans exporte une grande quantité de pins, de cyprès, de noyer noir et de chêne blanc. Le port de Calcassieu a été ouvert en 1872 et est fréquenté aujourd'hui pour l'exportation. La Louisiane a une superficie de vingt-six millions d'acres, dont six millions et demi appartiennent au gouvernement. En résumé, les quatre Etats de l'extrême Sud présentent une superficie de 126 millions d'acres, dont 70 millions sont couverts de forêts, et sur ces 70 millions, près de la moitié présente une exploitation facile. Les pins connus dans le commerce sous la dénomination générale de pins de Floride possèdent des qualités très variables, qui les font accepter ou rejeter.

Ainsi, le pin rouge est un bois très lourd et très résineux, ses fibres sont souvent interrompues par des poches résineuses qui ne sont pas visibles extérieurement. On ne l'emploie pas à cause de cela. Le pin blanc n'offre pas assez de résistance et de durée. Le pin jaune, moins lourd et moins résineux que le pin rouge est préférable pour ses qualités d'extrême élasticité. Il convient pour les portes d'écluses et les aiguilles de barrage. Le pin (pitch-pine), bois lourd et résineux, convient mieux en général pour les travaux sous l'eau et sous terre, parceque sa plus grande proportion de résine le préserve plus complétement de la pourriture.

Les ingénieurs américains et les ingénieurs belges considèrent le pin (pitch-pine) et le pin jaune (yellow pine) comme ayant une durée analogue à celle du chêne. Depuis le voyage de l'ingénieur Fliche, le ministre de la marine utilise ces bois pour les constructions navales. Pour les bordages et les ponts, on donne la préférence au yellow-pine, et au pitch-pine pour les parties qui sont constamment sous l'eau.

Le cyprès est un arbre presque sans branches à fil droit et sans nœud sur la tige. Il est plus durable que le pitch-pine. Il arrive à des dimensions énormes; on trouve facilement des troncs atteignant 70 pieds, sans branches, avec des diamètres de 50 à 60 pouces à la base et de 38 à 45 pouces au sommet. On en distingue deux espèces: le cyprès rouge et le cyprès jaune. Quand il est vieux, il se produit à l'intérieur de la base un creux en forme de cône qui s'élève assez haut dans le tronc. C'est le plus employé par les ingénieurs des Etats-Unis pour la fondation de tous leurs travaux hydrauliques. Il offre en outre une particularité des plus remarquables, oubliée par M. de Lagrené, et qui mérite d'être notée. Le cyprès dont le nom aztèque signifie tambour d'eau (de atl, eau, et huehetl, tambour), vit dans les hautes plaines du Mexique à une hauteur de 5400 à 7200 pieds au-dessus de la mer. Il atteint près du sol, avec une hauteur de 120 pieds, l'épaisseur prodigieuse de 30 à 37 pieds de diamètre. Il résulte des expériences de M. de Lagrené, que le yellow-pine est plus résistant que le pin du Nord; que le cyprès est moins raide que le yellow-pine, mais qu'il en diffère peu par la résistance à la rupture.

Dans sa " Note sur les bois américains, " M. Florenville ne s'occupe que du pitch-pine et du yellow-pine au point de vue commercial. Il étudie leurs qualités, leurs lieux de provenance et leurs différents emplois dans la marine, les travaux hydrauliques, etc. Il cherche ensuite à déterminer dans quelles conditions l'exploitation peut et doit se faire: pour cela il examine leurs lieux de production et le prix du travail, depuis la coupe du bois jusqu'à sa livraison dans les ports français. C'est à son initiative et par l'autorisation du Secrétaire d'Etat, M. Brisson, que le port de Calcassieu est devenu port de charge pour les bois. Comme M. de Lagrené a fait de nombreux emprunts à ce travail, nous nous croyons dispensé d'entrer dans de plus amples détails, sans nous exposer à des redites inutiles.

Nous avons reçu de notre correspondant, M. le Dr. Roberi, un travail sur les mariages consanguins. Son âge avancé, son érudition, ses nombreuses observations donnent une grande valeur à ses opinions et une grande autorité à ses conclusions. Les mariages consanguins sont dangereux et entraînent les conséquences les plus graves. L'imbécilité, l'idiotie, la surdi-mutité, les troubles les plus variés de l'intelligence, la stérilité et les dégénérescences plastiques de la race, n'ont pas d'autre origine. Il faudrait les abolir. Tant que dans l'étude de l'hérédité on n'aura pas séparé l'élément matériel de l'élément psychique, la question des mariages consanguins ne sera pas résolue d'une manière satisfaisante. Dans le doute l'abstention devient presque une obligation.

Nous devons à l'obligeance de M. Leduc, commissaire du bureau d'agriculture à Washington, un volumineux rapport "sur l'élevage des moutons dans les Etats-Unis." Rien n'a été négligé pour le rendre intéressant: les statistiques sont exactes et bien faites et les renseignements pratiques abondent. Il serait à désirer que ce rapport fut largement répandu dans nos campagnes; sa lecture engagerait, peut-être, les habitants à donner plus d'attention à cette question qu'ils paraissent négliger. Et pourtant, tous les fermiers des différents Etats, s'accordent à déclarer que le prix qu'ils retirent de leurs moutons est parfaitement rénumérateur. Le climat de la Louisiane quoique chaud et humide est très propice à ce genre d'élevage, et son sol fertile peut fournir en abondance les plantes nécessaires à leur nourriture. Le dernier recensement de 1878 nous montre que les différents Etats de l'Union possédaient 36,000,000 de moutons et que leur valeur totale représentait 74,025,837 piastres. Dans ce grand total, la Louisiane ne figurait que pour 125,000 moutons estimés à 225,000 piastres !

Le Secrétaire annonce que la Convention a adopté l'article 3 du projet d'ordonnance sur l'instruction publique, article ainsi conçu : Les classes devront se faire en langue anglaise dans les écoles publiques, où les études élémentaires devront avoir lieu, mais ces études pourront également avoir lieu, sans autres frais, en *langue française*, dans les paroisses ou localités où la langue française domine.

Nous remercions sincèrement les conventionnels qui ont su maintenir les droits de la langue française en Louisiane devant la Convention : la demi victoire qu'ils ont remportée doit plus que jamais engager l'Athénée à la compléter dans l'avenir. C'est son honneur,—sa mission. Pour mieux stimuler notre zèle, permettez-moi de vous rappeler ici les paroles remarquables de Rivarol : " la langue française est " de toutes les langues la seule qui ait une *probité* " *attachée* à son *génie*. Sûre, sociale, raisonnable, ce " n'est plus la langue française, c'est la langue " humaine."

Se conformant au désir exprimé dans la dernière séance, le comité de la *Rhind's patent safety lamp* donne lecture de son rapport modifié. M. Limet est d'avis de ne point examiner dorénavant les articles industriels qui seront présentés à l'Athénée. Il craint, avec raison, l'exploitation qui en est invariablement la conséquence. Le rapport est adopté.

La parole est donnée à M. le Dr. Dell'Orto pour la lecture du " Rapport du Dr. Sacc sur la destruction des Fourmis," publié dans le bulletin officiel de la commission d'agriculture de l'Uruguay.

L'auteur, après avoir passé en revue les différents moyens et agents toxiques capables de détruire les fourmis, recommande la benzine comme le seul moyen efficace et n'offrant aucun danger pour l'homme.

M. le Général Beauregard rappelle à ce sujet, qu'il s'est servi avec succès d'une forte solution de chaux pour les combattre. M. d'Hémécourt ajoute, que les propriétaires d'orangeries dans la paroisse Plaquemines emploient aussi le même moyen pour détruire les fourmis et arrêter leurs dégâts qui sont considérables. Ils arrosent le pied des arbres. Dans cette lutte incessante contre les infiniment petits, il est triste de penser combien ils sont supérieurs à l'homme en force, en vitalité extrême et en puissance de résistance à toutes les causes de destruction. Nous sommes les rois de la création — mais ils sont nos maîtres.

M. le Dr. Dell'Orto lit une autre traduction d'un article sur " la culture de l'Eucalyptus globulus," inséré dans la même revue agricole de l'Uruguay. Ce travail plein de données intéressantes sur le mode de culture de cet arbre, tend à prouver que sans soins intelligents et sans méthode, sa culture et son acclimatation sont impossibles. Le Dr. Dell'Orto fait observer qu'en se soumettant à toutes les précautions qu'exige l'Eucalyptus, il a la certitude de le voir réussir en Louisiane et se développer sur une grande échelle. Selon lui, de tous les essais tentés jusqu'ici, on ne peut tirer aucune conclusion favorable ou défavorable à son acclimatation. Tout est à recommencer. Mais loin de se décourager, il faut persévérer, instituer de nouvelles expériences et les diriger avec plus de soin que par le passé. Il cite l'exemple de l'Algérie, où malgré l'insuccès des premières tentatives, l'Eucalyptus a pu s'acclimater et atteindre à tout son développement. Aujourd'hui, ses effluves balsamiques purifient l'atmosphère et répandent la vie partout. Les anciens colons, jadis décimés par la malaria ont repris leurs travaux agricoles et jouissent tranquillement de leurs moissons.

Le Dr. Ch. Turpin termine la séance par la lecture d'un épisode de la vie indienne sous le titre de *Souvenir*.

La séance est levée.

Séance du 25 Juin 1879.

PRÉSIDENCE DU DR. ARMAND MERCIER.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, l'Athénée adopte la résolution du Dr. Dell'Orto qui recommande au Secrétaire d'écrire une lettre de remerciements à M. de Lagrené.

M. le Président prie M. Florenville de vouloir bien assister à la séance et de communiquer à l'Athénée les observations qu'il a faites dans son voyage. De retour de son excursion à la Rivière-aux-perles, il parait très-satisfait du pays qu'il a visité et des beaux arbres qui s'y trouvent. Pour mieux garantir leur exploitation facile et leur procurer une sortie rapide, il a cru devoir se rendre à l'île de Ship-Island qui en est voisine. Cette dernière offre toutes les conditions désirables comme rade et mouillage pour les vaisseaux d'un grand tonnage. La meilleure recommandation que l'on puisse faire en sa faveur, c'est que souvent l'amirauté américaine l'a choisie pour l'hivernage de la flotte du Golfe. Quoique les rades de ces îles soient très-accessibles et n'offrent aucun danger, comme elles sont peu connues du pavillon français, il a voulu s'en assurer lui-même ; et il s'est occupé de faire exécuter des sondages sur les côtes environnantes et dans les eaux de ces deux îles : A Ship-Island il a trouvé 21 pieds à marée basse et 23 pieds au large : avantage des plus favorables et qui permettra de charger facilement des navires de vingt pieds de tirant d'eau. Sur le point de nous quitter pour se rendre en France, M. Florenville, dans une lettre adressée au Président et aux membres de l'Athénée, exprime le désir d'être admis comme membre correspondant, et choisit pour parrains MM. Limet et C. Turpin. MM. Limet et S. Martin demandent la suspension des réglements, et séance tenante M. Florenville est élu à l'unanimité membre correspondant de l'Athénée.

M. le Président fait part d'une lettre qu'il a reçue du juge Morgan, notre correspondant à Alexandrie (Egypte), et qui lui envoie deux espèces nouvelles de coton. Il annonce aussi qu'il met à la disposition de ses collègues 30 livres des lentilles égyptiennes qu'il vient de recevoir. Comme elles forment la nourriture exclusive des Fellahs, M. le Président fait observer que la puissance musculaire de cette race est remarquable, et semble croire qu'elle est dûe à ce genre d'alimentation. Mais est-ce bien à la race à laquelle ils appartiennent ou à l'influence de cette nourriture, que les Fellahs doivent cette supériorité physique et leurs qualités d'endurance sous un cli-

mat aussi brûlant? Sans nous presser de juger, attendons que le temps et l'expérience répondent à cette double question.

Ceux qui s'intéressent à la culture du coton-bamieh et à la réussite de sa culture en Louisiane, liront avec fruit les recommandations et les observations contenues dans la lettre de M. S. Wiltz, adressée au Président, et inscrite au procès-vecbal à la demande de M. le Dr. Dell'Orto.

D'après son expérience, les terres pauvres et légères conviennent mieux à cette plante; cependant dans les terres riches sa culture serait plus avantageuse et entraînerait moins de frais. Pour diminuer la taille exagérée que prend le bamieh et le maintenir à une hauteur plus accessible à la main qui cueille le coton, il recommande de le travailler plutôt avec la bêche qu'avec la charrue. De cette manière il produit plus de grabots. Il appelle aussi l'attention sur ce fait bien important, c'est que toutes les graines nouvelles plantées dans nos terres produisent des arbres d'une hauteur prodigieuse, mais que leurs fruits diminuent et tombent avant leur maturité. Phénomène dont il a été témoin l'année dernière sur une habitation de la paroisse Concordia. La vérité de ce fait est si bien établie, que les meilleurs habitants, lorsqu'ils veulent avoir de belles récoltes et un bon produit pour la vente, ne plantent jamais de graines nouvelles qu'en quantité suffisante pour leur plantation de l'année suivante.

Comme la fibre de ce textile n'est pas adhérente à la graine, il croit préférable de l'éplucher avec le moulin à rouleaux dont on se sert pour le coton Sea-Island. Enfin, pour ne pas détruire la longueur de la soie il recommande de ne pas le presser comme le coton ordinaire, mais bien de l'emballer dans des sacs. Il a vu dernièrement sur l'habitation de M. Hervillion Melançon, de la paroisse St-Martin, un échantillon de coton qui présentait une couleur jaunâtre, qui ne diminuait en rien sa valeur; il avait toute la finesse, la force et la longueur du Sea-Island. S'il lui avait été possible d'en avoir une balle, il l'eût certainement vendue à un prix aussi élevé que le Sea-Island. Cette année il croit pouvoir en récolter une assez grande quantité pour l'envoyer sur le marché de Liverpool, comme essai. Il propose aussi d'utiliser la partie ligneuse du tronc et des branches et de les convertir en chanvre. Toutes les innovations qui ont été rejetées et déclarées impossibles ont fini par triompher, il espère qu'il en sera de même du coton-bamieh; une fois acclimaté et cultivé d'une manière convenable il donnera des résultats certains et inattendus.

Le Secrétaire signale à l'Athénée une découverte qui vient d'être faite dans la paroisse Caldwell. M. Noble aurait envoyé au rédacteur du journal le *Picayune*, des coquilles, des dents de requins et divers débris fossiles trouvés sur le sommet des collines environnantes et au fond de la rivière Washita. En attendant la publication des détails qui seront fournis plus tard, le Secrétaire demande s'il ne serait pas convenable de désigner un des membres pour en rendre compte, et il exprime le désir que M. Burthe, attaché à ce journal soit choisi de préférence. Cette demande est prise en considération et le Président promet de s'en occuper.

L'étude de ces fossiles appartient de droit à l'Athénée et, selon nous, rentre dans ses attributions. Il est peu de pays qui soulèvent plus de problèmes géologiques, et où il soit plus facile d'étudier le secret des formations anciennes et modernes. Cependant, à part quelques écrits très-abrégés et incomplets, la géologie de la Louisiane a été jusqu'ici négligée d'une manière incroyable. Parfaitement inconnue dans ses détails et à peine entrevue dans son ensemble, notre devoir est de recueillir avec sollicitude tous les éléments qui pourront éclairer les recherches de l'avenir. La Louisiane nous présente deux parties bien distinctes et aussi intéressantes l'une que l'autre. L'une toute moderne, composée d'une masse d'alluvions arrachées aux différentes régions d'un bassin de mille lieues de longueur, aux chaînes des Alleghanies, et aux vallées les plus reculées des Montagnes Rocheuses. L'autre, composée de roches très variées, comme aux monts Washita, se rattache aux époques tertiaires. C'est un vaste champ ouvert à l'étude et bien digne d'occuper les travaux et les méditations d'un géologue. Où trouverait-il, en effet, un spectacle plus grandiose que ce fleuve créateur infatigable d'un continent nouveau, avec les débris qu'il emporte dans son sein? Quoi de plus merveilleux que ce delta qui s'avance lentement dans le golfe depuis tant de millions d'années, et qui continue sa marche sans que personne puisse prédire à quel degré de latitude il s'arrêtera? Ne serait-ce pas une grande satisfaction pour un géologue d'assister en spectateur à la formation de ces lignites, si abondants dans la Rivière Rouge, qui n'attendent que l'action du temps et des pressions géologiques pour se convertir en charbon de terre?

L'hydrologie de notre sol, les traces visibles laissées par nos volcans boueux, nos mines de soufre, de sel gemme, de fer négligées, nos mines de marbre sans emploi, le pétrole et le mercure trouvés dans certains endroits, sont autant de sujets dont il faudra s'occuper si nous voulons nous montrer les égaux des autres Etats, avancer la science et donner naissance à de nouvelles industries.

Le comité qui était chargé de l'agrégation de l'Athénée à l'Académie des Sciences n'ayant pas terminé son rapport, M. Limet présente les observations suivantes: La Convention n'a encore rien statué sur le maintien de la faculté des lettres à la Nouvelle-Orléans et d'un moment à l'autre elle peut être transférée à Baton-Rouge; il est donc plus avantageux de ne rien conclure puisque l'arrangement proposé ne peut plus avoir lieu sur les mêmes bases.

Propriétaire à St-Jacques d'une magnifique plantation et d'un grand établissement de rafinerie, M. Valcour Aime avait trouvé le temps de consigner dans un journal ses différents travaux et les phénomènes météorologiques de chaque jour. Commencé en 1823 et terminé en 1853, ce journal paraît aujourd'hui sous le litre modeste de *Journal d'un Planteur*. Il a été traduit en anglais par M. Albert Ferry et nous est gracieusement offert par notre collègue, M. Alcée Fortier.

Nous regrettons de ne pouvoir vous raconter la vie de ce planteur modèle, et encore moins de vous exposer d'une manière technique les procédés de son travail; mais nous tâcherons de vous montrer sous

son vrai jour les qualités remarquables de l'homme en action qui se trouve tout entier dans son ouvrage. Aussi, recommandons-nous la lecture de son livre aux vrais cultivateurs qui veulent se diriger suivant les lois de la culture, sans les croire un instant différentes des lois générales de la nature. En apprenant aux uns à bien faire et aux autres pourquoi ils font bien, il leur fournira des renseignements pratiques d'une grande valeur. Esprit positif, prévoyant, observateur judicieux, il ne livre rien au hasard et ne craint pas de descendre jusqu'aux détails infimes qui peuvent assurer le succès de ses opérations. Pour lutter contre les éléments qu'il faut apprendre à vaincre et à dominer, il puisait toute sa force dans l'observation journalière des phénomènes météorologiques et dans la connaissance de leur rôle actif dans la nature. Bien pénétré pratiquement de cette vérité scientifique, que les plantes absorbent des quantités variables de chaleur et d'humidité, toute son attention se porte dès lors sur l'influence qu'exercent sur elles l'action combinée de la chaleur, de la lumière, de l'air et de l'eau. Chaque jour il prend des notes exactes sur les températures moyennes, les maxima et minima de la chaleur, il suit leur variation et leur durée, qu'ils soient réguliers, tardifs, ou précoces. Il observe le ciel avec ses nuages si pleins de promesses et de mécomptes, la transparence de l'air et la somme de vapeurs qui le saturent. Il n'oublie pas d'étudier la direction et la nature des vents, s'ils sont chauds ou froids, secs ou humides, et de tenir grand compte de la sécheresse, des brouillards et des pluies. Quant au froid, aux gelées et à la glace, il remarque avec soin l'époque de leur apparition et de leur durée. Malgré ses nombreuses observations et sa longue expérience, nous le voyons se préoccuper sans cesse de la marche du temps dans son ensemble, diriger ses travaux sans relâche, tirer parti de toutes les variations atmosphériques, surmonter enfin tous les obstacles et recueillir les fruits de son labeur. De tout ce qui précède nous pouvons affirmer qu'il a dû tous ses succès à la distribution intelligente et à la continuité active de son travail. Il serait à désirer que l'exemple donné par M. Valcour Aime fût suivi et que ses travaux fussent continués; on arriverait ainsi à mieux connaître le climat variable de la Louisiane, et l'agriculture, cette science des sciences, offrirait à ceux qui s'y livrent des avantages précieux pour la conduite de leurs travaux. Pour arriver à ce but, il faudrait que chaque planteur observât le milieu où il se trouve placé, car suivant la qualité des terres, le voisinage des forêts et des cours d'eau, suivant que le sol s'élève ou s'abaisse, ce milieu varie à chaque instant. Pour lui, désireux de prévoir les changements atmosphériques longtemps à l'avance, il se servait volontiers de la règle du maréchal Bugeaud, que celui-ci avait employée pendant son administration en Algérie. Voici cette règle: onze fois sur douze, le temps sera pendant la lunaison ce qu'il aura été le cinquième jour de la lune, si le temps ne change pas le sixième; et neuf sur douze, le temps correspondra pareillement au temps du quatrième jour de la lune, lorsqu'au sixième jour il est pareil à celui du quatrième jour. Le maréchal Bugeaud ne fesait son calcul de probabilité que six heures après le sixième jour de la lune à cause de son retard quotidien pendant ses deux passages au méridien. Toutefois, cette règle est inexacte pour les mois de février, mars, avril et octobre.

Quand on a lu ce livre, on se sent enveloppé d'une sorte de parfum rustique vivifiant qui repose du travail, donne une vigueur nouvelle à l'activité, et qui charme d'autant plus, que l'auteur a su embaumer toute sa vie des qualités morales les plus élevées— l'honneur, la probité, la charité.

Note sur la Culture de l'Eucalyptus.

(Traduit du No. 3, 1879, du *Boletin Oficial de la Republica Oriental del Uruguay.)*

L'Eucalyptus globulus peut se semer dans tous les mois de l'année; mais en hiver il faut avoir bien soin de garantir les pépinières contre le froid, en les mettant sous des vitrages, ou en les couvrant de toute autre manière pour empêcher que la gelée les tue.

L'établissement des pépinières peut se faire dans le sol, ou dans des caisses de la grandeur d'un mètre carré. La terre doit être meuble et bien préparée.

La terre sablonneuse, ou mélangée avec du sable est préférable; mais il faut que ce sable ne soit pas chargé de salpêtre, sinon il tuerait les graines.

Après avoir préparé la terre, on éparpille les graines d'une manière uniforme, de façon à ce que les plantes naissent séparées les unes des autres de quelques lignes. On recouvre le tout d'une couche de terre tamisée, mince d'un millimètre.

Il faut arroser les pépinières de temps à autre avec un arrosoir très fin; de cette manière l'eau ne s'accumule pas et ne met pas à nu la graine, laquelle pousse généralement au bout de huit à dix jours.

La surface du sol des pépinières doit être maintenue humide constamment, et quand les jeunes plants seront sortis, on devra couvrir les vitrages avec une toile à fils espacés, ou une couche faite avec un mélange d'eau et de terre, dans le but de les protéger contre le soleil, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts.

Une fois que les plantes sont bien sorties, il n'est pas nécessaire de les arroser si souvent; on se bornera à conserver la terre humide, mais non mouillée, parcequ'on courrait le risque de les perdre.

Quand les jeunes plants ont six ou huit feuilles, on les transplante dans des vases à fleurs de dix centimètres de diamètre. Mais, si l'on désire les mettre directement dans le sol, il vaut mieux attendre que les tiges aient atteint une hauteur de 10 à 12 centimètres, et il faut que le terrain où on va les transplanter soit bien propre et labouré le plus profondément possible.

C'est une mauvaise habitude de transplanter les Eucalyptus sans avoir labouré préalablement tout le terrain, parceque ça les empêche de bien s'enraciner, de croître avec vigueur et de produire un riche feuillage.

On plante généralement l'Eucalyptus en rangées, mais dans un sillon plus bas que le niveau du sol, afin de rapprocher plus tard la terre autour du tronc du petit arbre, et de donner plus de solidité à la plante. Pendant la première année il est utile d'attacher la plante à un tuteur.

Si le temps est sec pendant les premiers mois de la transplantation des Eucalyptus, il est très important que l'eau et les soins de propreté ne leur manquent jamais, sous peine de compromettre le succès. L'opération de la transplantation doit se faire dans les jours nébuleux, ou pendant les heures fraîches de l'après-midi.

Dans le cas où l'on préfère de transplanter les jeunes plants des pépinières, ce qui est plus sûr, ils doivent rester dans les pots au moins deux mois. Les plantes doivent être placées à la distance de deux mètres l'une de l'autre, pour qu'elles puissent se protéger mutuellement contre les vents. Après deux ans on peut les trier.

En recommandant de faire les pépinières sous vitrages, nous ne voulons pas dire que l'air ne doit pas y pénétrer; au contraire, nous conseillons de les ouvrir dans les journées tempérées pendant quatre ou cinq heures.

Le terrain où on a planté des Eucalytus ne doit pas être livré à une autre culture.

Les plantes qui naissent dans les mois d'Avril (c'est l'automne dans l'Amérique du Sud) et que l'on transplante dans le printemps, ont l'avantage de pouvoir bien s'enraciner en été, et se développer de façon à être beaucoup plus fortes l'hiver prochain.

Quand l'Eucalyptus n'a que deux ans, il gèle avec facilité. Il est par conséquent nécessaire de le protéger pendant le froid avec de la paille, du foin, etc.

Extension des Plantations d'Eucalyptus.

En Algérie, dit un journal de Londres, on a déjà planté deux millions d'Eucalyptus; mais, comme cette quantité n'est pas encore considérée suffisante, on a formé dernièrement une société dans le but d'en augmenter la culture. Cette société reçoit une subvention du gouvernement français,

En Corse il y en a déjà plus d'un million; mais, selon le *Daily News*, c'est en Italie, et à l'île de Chypre, où les expériences les plus intéressantes ont été faites. Le Prince Troubetzkoy qui s'en occupe avec beaucoup d'énergie à Rome, dit que, après ses observations et son expérience, l'Eucalyptus amygdalina est la variété la plus utile de cette riche famille de plantes.

C'est un arbre très pittoresque, qui croit avec une rapidité extraordinaire. Des jeunes plants élevés dans des pots, et transplantés à l'âge de six mois ont atteint en huit ans la hauteur de 40 pieds. Ses feuilles contiennent six fois plus d'huile volatile que celles de l'Eucalyptus globulus.

Le Prince ajoute que cette qualité pousse aussi bien dans le sol humide que sec, et qu'elle supporte assez bien le froid, car à sa propre *villa*, dans le voisinage de Rome, elle a résisté à la température de six dégrés au-dessous de zéro (21 Fahrenheit).

En Australie, dit le *Minero Mejicano*, il y a un Eucalyptus amygdalina, qui a 450 pieds de hauteur; il est, par conséquent, plus haut de 125 pieds que l'arbre le plus élevé de la Californie.

Une traduction d'*Hamlet* en portuguais, dont l'auteur est le roi de Portugal, a paru il y a quelques mois. La même tragédie vient d'être traduite en roumain par le docteur A. Stern.

Séance du 9 Juillet 1879.

Présidence du Dr. Armand Mercier.

A l'ouverture de la séance, M. S. Martin demande la suspension des réglements en faveur de M. Limet qui se trouve dans l'impossibilité d'assister à la séance. Avant de se retirer, M. Limet annonce à l'Athénée que sur la motion présentée par M. Olivier, la Convention, par un vote unanime, a reconnu que la Législature pourra ordonner la publication des lois en français, et prescrire pour certaines paroisses la publication des actes et annonces judiciaires en français.

Après le départ de M. Limet, faute du quorum réglementaire, M. le Président lève la séance et prononce l'ajournement.

Séance du 23 Juillet 1879.

Présidence du Dr. Armand Mercier.

Motion est faite de remercier le Club de la Démocratie française de la gracieuse invitation qu'il avait envoyée à l'Athénée.

M. le Dr. Deléry envoie sa démission de membre correspondant de l'Athénée; sur motion, elle est acceptée.

Le professeur Sacc, notre correspondant à Montevideo, nous fait parvenir une lettre pleine de détails curieux sur le Faune et la Flore de l'Uruguay. Comme nous avons l'intention de la publier dans le prochain numéro des *Comptes-Rendus*, nous avons pris la liberté de n'en pas entretenir l'Athénée, pour laisser à sa communication tout son charme pittoresque.

M. P. S. Snaër, de Gonzalès, Texas, adresse à M. le Président une boîte contenant deux insectes et la description de leurs mœurs. C'est pendant qu'il vernissait son buggy qu'il a pris ces orthoptères que l'on appelle *Insectes de peinture*, *Insectes de roues*, ou *Chevaux du diable*. Très friands de peinture et de vernis, ils font aussi une guerre acharnée à toute espèce d'insectes dont ils forment la base de leur nourriture, et souvent se dévorent entre eux. Lents et délibérés dans leurs mouvements d'attaque, à moins qu'on ne les dérange, on les voit rechercher les chenilles de préférence. Ils les tuent en enfonçant dans leur corps leur longue et forte trompe recourbée, pour y déposer un venin des plus actifs qui les fait périr rapidement. Ils se contentent alors de sucer lentement les humeurs de leur victime. Si l'on vient à les toucher, il faut le faire avec précaution, car leur piqûre cause une douleur très-vive et beaucoup plus intense que celle des frelons et des guêpes. Elle persiste pendant plusieurs heures, et au dire de certaines personnes, elle peut déterminer des accidents de gangrène suivis de perte de substance.

M. le Président fait observer que ces insectes orthoptères appartiennent à la famille des Mantes.

Le Secrétaire fait savoir qu'une communauté religieuse s'est occupée d'élever des vers à soie, et qu'elle a réussi à récolter 5 livres d'une soie solide et brillante, qui ne laisse rien à désirer. Ce fait en apparence insignifiant, est pour nous plein d'enseignements pratiques et mérite de fixer toute notre atten-

tion. Personne n'ignore, que depuis nombre d'années des tentatives de sériciculture plus ou moins fructueuses ont été faites par des personnes intelligentes et qu'il est facile de trouver ici des femmes françaises et italiennes très versées dans ce genre d'industrie. Aujourd'hui, si nous nous appesantissons sur ce sujet, c'est qu'il faut sans cesse répéter les choses les plus simples et les plus connues avant de les voir acceptées comme des vérités. La répétition est une force et nous devons l'employer dans l'espoir de réveiller les idées de progrès et de bien-être à la portée de tout le monde.

Après les soins que réclame la nourriture qu'il faut donner aux vers à soie, la seule précaution à prendre consiste à entretenir une température égale dans la pièce qu'ils occupent pour éviter les refroidissements qui peuvent compromettre leurs nombreuses transformations, et par suite la récolte des cocons. Toutes les espèces importées en Louisiane sont facilement acclimatées; du reste, rien n'empêcherait de faire venir d'Italie les races de Brianza qui donnent des *grains fins* de première qualité. Cette culture qui exige peu de main-d'œuvre, pourrait devenir d'autant plus lucrative que le mûrier se développe très bien dans notre climat, qu'il peut dans une même saison fournir à l'alimentation de plusieurs éducations successives. Ici nous avons un avantage naturel précieux : le mûrier bourgeonne dès les premiers jours du printemps au moment de l'éclosion et nous permet ainsi d'éviter les moyens artificiels que l'on emploie ailleurs à la retarder. M. Fréret se souvient que ce sujet a déjà été traité dans une des séances de l'Athénée et qu'il y avait alors une personne qui fesait un grand commerce des semences de vers à soie qu'il envoyait en Italie. — M. le Dr. Dell'Orto répond que c'était lui qui, à cette séance, avait rapporté ce fait.

Du moment que les semences des vers à soie produites en Italie ne donnèrent plus que des produits défectueux, des rejetons affaiblis et impropres à la reproduction, il s'établit partout un immense commerce de spéculation sur cette matière. Instruit des ravages causés par la maladie qui sévissait alors en Italie, M. Rocchi après avoir vu à Covington que les vers à soie élevés par M. Mellie étaient sains et de première qualité se décida à les cultiver. En envoyant en Italie, chaque année, des centaines d'onces de semences il put réaliser de grands profits et obtenir en Californie jusqu'à $10 piastres l'once. A la disparition de la maladie, dans l'impossibilité de soutenir la concurrence, il a renoncé à une industrie désormais inutile par la baisse survenue dans les marchés italiens.

J'ai vu, ajoute le Dr. Dell'Orto, les vers à soie de M. Rocchi, ils étaient magnifiques et leurs cocons d'un beau blanc perlé d'une qualité supérieure. L'espèce que nous avons ici est de Brianza (Tyrol-Italien); elle a été importée il y a 30 ans par M. Mellie qui, pour avoir voulu, dès le principe, établir de grandes magnaneries, s'est vu dans l'obligation de les abandonner. Depuis, son fils s'est fait un devoir de perpétuer cette race si remarquable. Je ne doute pas du succès de la sériciculture en Louisiane. Le mûrier y est abondant: on peut en voir à Carrollton et à Covington sur l'habitation de M. Rocchi, où des centaines de pieds ont été plantés et probablement greffés par le propriétaire. Pour ce qui a trait à la nourriture des jeunes vers de la première semaine, il croit que la feuille du mûrier n'est pas assez tendre, et qu'il serait nécessaire de le greffer avec le mûrier de la Chine ou du Japon. A l'époque où il était au Pérou il a lu dans un journal qu'un Français nourrissait les vers à soie avec les feuilles du ricinier; mais les résultats lui sont restés inconnus. En réponse à ces observations, le Secrétaire déclare qu'avec les diverses variétés de chênes et de plantes qui existent dans le pays, il serait facile d'obvier à l'inconvénient signalé par le Dr. Dell'Orto; ou mieux, de faire venir de France des plants d'Ailante. M. le Général Beauregard fait observer que le genre de la nourriture joue un rôle important dans l'élevage des vers à soie et qu'elle exerce une grande influence sur la qualité des cocons. M. le Président se rappelle très-bien les beaux échantillons de soie envoyés par les demoiselles Mellie et qu'il a jadis montrés à l'Athénée. Il regrette l'absence de M. DeBouchel qui aurait pu, mieux que personne, fournir des renseignements sur la magnanerie de son père et sur les causes de son insuccès.

A l'appel des comités, M. Fréret répond que les amendements proposés par l'Athénée ont été remis au comité de l'Académie des Sciences, mais que faute de quorum, toute discussion avait été renvoyée au mois d'Octobre.—M. Lemonnier annonce que la Convention avait maintenu la Faculté des Lettres à la Nouvelle-Orléans et que la prochaine Législature pourvoirait à son budget. — A la demande du Général Beauregard, l'Athénée lui accorde deux mois de congé.

Le Dr. Dell'Orto lit une traduction de nouvelles remarques faites à propos de l'extension des plantations d'Eucalyptus, en France et en Corse. En Italie le prince Troubetzkoy s'en occupe d'une manière toute spéciale dans sa villa située près de Rome. Plus tard ces notes prendront place dans le travail que prépare le Docteur sur les Eucalyptus. — Il lit ensuite la traduction de deux articles du journal *El Minero Mexicano* publié à Mexico; il s'agit de deux caves nouvellement découvertes dans l'Arizona et la Californie. La première se trouve au *Mountain Spring Station;* l'entrée de cette cave est formée par une large arcade taillée dans le roc qui laisse pénétrer dans une spacieuse chambre de 75 pieds carrés, à laquelle aboutissent plusieurs galeries de 300 pieds de longueur. La voûte est de spath rouge et couverte de stalactites admirables. Tout fait supposer que c'est une ancienne mine jadis exploitée par les races primitives du pays. La seconde située dans les environs de Colombia (Californie) est une cave d'une grande beauté, d'une grande étendue et qui a été visitée dernièrement pour la première fois. Dans certains endroits on trouve de grandes salles de 20 et de 60 pieds. Par sa structure et ses incrustations elle offre beaucoup de points de ressemblance avec la fameuse cave du Kentucky. Elle est située dans une montagne formée de pierre calcaire sur le versant ouest de la Sierra-Nevada.

La parole est donnée à M. Alcée Fortier pour lire son manuscrit intitulé: *Le Succès.*

Pour son esprit religieux et discipliné par le devoir— " le succès par excellence, c'est la satisfaction du de-

" voir rempli, une ambition louable réalisée, c'est la " jouissance de l'estime des honnêtes gens, et l'amour " de ses enfants. C'est le droit d'espérer dans une " autre vie la récompense du bien que l'on a fait dans " ce court passage de l'homme sur la terre."

M. le Président donne lecture de deux lettres de M. Francisque Sarcey qui rendent compte de sa visite à Darwin.

Darwin est une des grandes figures qui rayonnent dans le monde scientifique et dans le cercle des penseurs. En dépit des attaques passionnées suscitées par son livre, du discrédit et du ridicule jetés sur son caractère, il a su garder son prestige et la place qu'il a conquise par son immense savoir et sa loyale bonne foi. Son livre sur l'*Origine des Espèces*, quoique publié après les travaux de Lamarck, de Gœthe, d'Emme Darwin son grand-père et d'Isidore Geoffroy St.-Hilaire, peut être regardé comme un des plus grands efforts qui ait été tenté pour résoudre le problème de la transformation graduelle des espèces.

En écoutant cette causerie aux allures vives, si pleine de bonhommie et de poésie réaliste, on est agréablement surpris de voir apparaitre Darwin, tel qu'il est dans la vie réelle. Au soin que prend M. Sarcey d'étudier les moindres détails qui le caractérisent, on sent qu'il aime et admire son modèle. Rien de frais et de gracieux comme le paysage qu'il a choisi, pour le peindre ; rien de plus saisissant que l'expression de ses traits bienveillants si bien éclairés par cette douce et joyeuse lumière que donne parfois le ciel anglais. Darwin est " un beau et grand vieillard " de 76 ans, droit comme un I et qui parait robuste " comme un chêne. Tout en lui respire, à la fois, la " force et la santé." Mais ce qui frappe davantage ce sont " ses yeux d'une vivacité et d'une douceur " inexprimables qui s'enfoncent sous l'énorme " saillie du front." Trait caractéristique qu'il partage avec Gœthe. On ne peut mieux le comparer qu'à un de " ces grands vieillards que Victor Hugo aime à peindre dans sa *Légende des Siècles* et qu'il appelle : " l'Aïeul." Maintenant, si vous désirez lui rendre une visite, apprécier dans l'intimité la cordialité et l'affabilité de ses manières, entendre sa voix harmonieuse vous souhaiter la bienvenue, priez M. Sarcey de vous céder une place à ses côtés. " Pour faire cette jolie promenade, vous aurez un temps à souhait : un ciel d'un bleu exquis, un doux et gai soleil ; pas trop chaud ; car le fond de l'air est vif." Avec lui vous trouverez cette belle et grave campagne de Londres " si nette, si propre, si luisante " avec des verts d'un tendre merveilleux. Et pendant que la voiture roule dans ces admirables " petits chemins, qui sont bordés des deux côtés par des haies verdoyantes derrière lesquelles s'étalent de vertes prairies semées de bouquets d'arbres," vous serez dans l'enchantement comme M. Sarcey ; car le spectacle est nouveau pour lui et pour vous. Ici nous nous arrêtons.—Cette maison d'apparence agréable que vous voyez là-bas à travers les arbres, c'est celle de Darwin. Nous voudrions bien vous y introduire, mais ce privilège appartient de droit à M. Sarcey. Lui seul peut raconter ce qu'il a vu dans cette délicieuse retraite de Bekenham, où le philosophe cache sa vie calme, toute vouée à l'étude et partagée entre les bonheurs tranquilles de la famille et les entretiens de son ami intime Lubbock, l'illustre auteur de *l'homme préhistorique*.

La lecture terminée, tous les membres paraissent satisfaits. Pour nous, nous regrettons vivement de ne pouvoir donner un bon " shake hand " à Darwin, et remercier M. Sarcey de tout le plaisir que nous ont procuré ces deux lettres.

Le Secrétaire communique le compte-rendu d'une nouvelle invention de M. Siemens de Berlin, qui a utilisé une propriété singulière présentée par le sélénium. Ce corps est un métalloïde découvert en 1818 par Berzélius ; d'un brillant métallique et d'une couleur brune très-prononcée il est mauvais conducteur de l'électricité et ne la conduit mieux qu'après avoir été chauffé. Mais, M. May a reconnu, depuis, qu'il devenait subitement *très bon conducteur* d'un courant électrique sous l'influence des rayons solaires, — pouvoir passager qu'il perd quand l'intervention de la lumière cesse. C'est cette nouvelle propriété qui a donné à M. Siemens l'idée de son œil artificiel très sensible à la lumière et aux couleurs. Il se compose " d'une petite boule de verre creux, avec deux ouvertures opposées : l'une est fermée par une lentille biconvexe, l'autre par un bouchon terminé par un petit disque de sélénium relié d'une part à une pile, de l'autre à un galvanomètre ; la boule, c'est le globe de l'œil ; le sélénium, c'est l'iris."

Enfin deux petits écrans pouvant glisser sur la boule, font fonctionner les paupières. Si l'on place une lampe devant ces paupières artificielles et qu'on les ouvre ensuite, l'aiguille du galvanomètre est vivement déviée. Que l'on remplace la lampe par un faisceau de lumière électrique et aussitôt l'aiguille est déplacée avec violence. "Ainsi, l'œil est bien sensible à la lumière et à son éclat." Remplacez l'éclat de la lampe par une demi-clarté, l'aiguille retourne sur ses pas. Si vous laissez l'œil Siemens exposé à une lumière trop vive, il perd sa sensibilité et l'aiguille finira par revenir à zéro. L'œil de sélénium peut distinguer les couleurs. Le fait est rigoureusement exact. En effet telle teinte correspond à tel degré de déviation de l'aiguille du galvanomètre. L'ultra violet donne 130 degrés comme déviation ; le violet, 148 ; le bleu, 158 ; le jaune, 178 ; le rouge, 188 ; l'ultra rouge, 180.

La séance est levée.

LE SUCCÈS.

M. Alcée Fortier : —

Vous êtes bien hardi, me direz-vous, de vouloir parler du succès ; que pouvez-vous en dire ? pouvez-vous le définir ? l'homme le rencontre-t-il sur cette terre ? Est-ce la fortune ? est-ce le bonheur ? ou bien est-ce la réalisation des désirs qu'éprouve l'humanité, des souhaits qu'elle forme à chaque instant, des mille rêveries qui passent à toute heure dans le cerveau humain ? Messieurs, tout est relatif en ce monde, ne cherchons pas le succès dans l'accomplissement d'une œuvre héroïque ou sublime, ne croyons pas qu'il faille avoir conquis le monde ou avoir captivé le cœur et l'esprit des hommes par des pages d'une logique, d'un enthousiasme irrésistible, pour être arrivé au succès. Celui qui atteint au but de sa modeste ambition a tout autant le droit de dire qu'il a rencontré le succès que

le Dante ouvrant pour nous les régions infernales, que Shakspeare mettant à nu les replis du cœur humain, que César acquérant par Pharsale l'empire du monde, que Molière écrivant le Tartufe ou le Misanthrope.

Le succès n'est-il pas une chimère ? Au moment où nous croyons le tenir, n'est-il pas emporté tout à coup par le vent de la tempête, ne le voyons-nous pas s'évanouir devant nous comme ces légers flocons de neige que nous poursuivons et qui disparaissent quand nous étendons la main pour les saisir. Souvent une barque flotte au gré du courant sur une onde placide et transparente, l'homme qui la dirige se sent pénétré du sentiment de la vie, les avirons s'échappent de ses mains, il pense à sa bien-aimée qui l'attend sur la rive, il se laisse aller à une douce béatitude ; la barque rencontre un écueil, elle s'engloutit, l'homme disparaît ; un cri d'angoisse, un léger bouillonnement, puis rien, — le lac est aussi calme qu'auparavant, le ciel est serein, les oiseaux chantent, la nature sourit au printemps, mais le rêve de bonheur sur cette terre s'est évanoui, l'homme dort sous l'onde, la fiancée attend en vain. Ainsi, bien frêle est le succès, bien courte en est la durée ; quelquefois, c'est la tourmente, c'est le vent glacial du Nord qui l'emporte, quelquefois, c'est la douce brise du Sud qui nous l'enlève à jamais.

Est-ce que le succès constitue le bonheur ? Il le donne quelquefois, mais souvent il le chasse. Pourquoi en est-il ainsi ? C'est que le bonheur doit être basé sur la vérité, sur la morale, et que le but que se propose l'homme est trop souvent en antagonisme avec les doctrines du vrai. Prenons l'homme d'affaires, son but était d'arriver à la fortune. Il a réussi, il s'est servi du mensonge, de la fraude, de l'agiotage. Il a jeté la ruine et la désolation dans bien des foyers ; mais, que lui importe ! on dit de lui : " c'est un homme habile." Mais peut-il être heureux ? Jouira-t-il tranquillement du fruit de sa duplicité ? Nous ne pouvons le croire ; au sein de son opulence il sera rongé par le souvenir des maux qu'il aura causés, et quoi qu'il fasse pour s'étourdir, la vision de la misère qu'il aura introduite dans tant de familles sera toujours présente à ses yeux.

Un homme se croit insulté, il jure la vendetta, il suit son ennemi pas à pas, il l'épie, il saisit le moment favorable, il le tue. Il est vengé, son but est atteint. Est-il heureux ? Il croit l'être, il a senti sa victime palpiter sous son étreinte, il a saisi son regard d'angoisse, il l'a vue se tordant dans les convulsions de l'agonie, il s'est repu de ce spectacle des souffrances de son ennemi. Qu'éprouve ensuite le meurtrier ? Demandez à Macbeth, il vous montrera le spectre de Banquo le poursuivant jusqu'au milieu de son festin. Que Shakspeare vous dise combien d'Océans il faudrait pour laver une tache de sang sur une main homicide.

Le succès donc ne constitue pas le bonheur, parce que, malheureusement, ce que le monde appelle le succès, n'est souvent que la réalisation d'une ambition sans aucun but moral. L'ambition et le succès sont intimement liés l'un à l'autre. Que l'ambition soit légitime, le succès sera complet.

Prenons quelques scènes dans la vie, voyons quels sont les différents buts que l'homme se propose aux différents âges de l'existence, voyons quels sont les désirs, les pensées de l'enfance, de l'adolescence, de l'âge mûr, de la vieillesse :

L'enfance ! âge heureux par excellence ! Qui ne se rappelle avec plaisir les souvenirs de cette époque où un rien nous faisait pleurer, où un rien nous faisait rire. Les yeux sont pleins de larmes et déjà le sourire est sur les lèvres. L'enfant désire-t-il quelque chose, un jouet quelconque, la mère indulgente le lui donne et l'embrasse, le voilà heureux, son but est atteint, il est arrivé au succès. Pour lui le succès est toujours un bonheur, c'est la réalisation d'un désir bien puéril, mais toujours innocent.

Quelles leçons l'enfance ne nous offre-t-elle pas ! Regardez courir et folâtrer ces petites têtes blondes ; chacune a son but, chacune est absorbée par une seule idée. Une petite fille aux joues rosées, aux membres vigoureux, poursuit un papillon. L'insecte, semblable à l'espérance dont nous aimons à nous bercer, s'envole au moment où la petite chasseresse croit le tenir, ses ailes azurées miroitent au soleil, il se pose et s'envole de seconde en seconde ; l'enfant le poursuit toujours, enfin elle l'atteint et l'emporte en triomphe à ses petits amis. Que ne persévérons-nous comme la petite fille au papillon ? pourquoi voulons-nous si souvent poursuivre deux projets au lieu d'appliquer toute notre énergie à la réalisation d'une seule idée, mais d'une idée que nous pouvons avouer, d'une idée basée sur la moralité ?

Un petit garçon veut jouer à la balle, ses camarades préféreraient jouer à " la milice " ou bien aux billes. Regardez-le soutenir son opinion et haranguer ses amis. Ne croirait-on pas voir un Hamilton ramenant la Législature de New York à l'adoption de la Constitution Fédérale ? Comme le jeune orateur s'anime, comme il sait faire briller aux yeux de ses adversaires les avantages de la balle, de ce jeu, pour ainsi dire, guerrier, où l'on peut avoir un bras cassé, des dents brisées, tout comme par une véritable balle pendant une véritable bataille. L'orateur l'emporte, il part, il joue, il est heureux.

Le succès le plus légitime pour l'enfant, pour l'adolescent, c'est la réussite dans ses études, c'est le couronnement de ses efforts par les prix qu'on lui décerne après une année de travail assidu. Ces succès de collège, qui peut les oublier ? Comme l'écolier s'est senti fier de pouvoir présenter au père souriant, à la mère émue, les livres qu'il a gagnés, la couronne qu'il a remportée. Le Maréchal de Villars, le vainqueur de Denain, disait : " que les deux plaisirs les plus vifs qu'il eût ressentis dans sa vie, avaient été le premier prix qu'il avait obtenu au collège, et la première victoire qu'il avait remportée sur l'ennemi."

Que l'adolescent avance en âge, qu'il atteigne cette période dorée de la vie comprise entre vingt et trente-cinq ans, il poursuivra un tout autre but. Il a quitté les bancs du collège, il est entré dans le monde, il en a connu les plaisirs et les déceptions, il a beaucoup d'amis, parmi lesquels il y en a plusieurs de sincères, mais peut-il affronter ainsi la bataille de la vie ? Non, il lui faut quelque chose de plus, il sent qu'il n'est pas complet, il a besoin d'une compagne à qui il puisse confier ses peines, qui partage ses joies, qui l'encourage par son approbation, qui contribue à son succès. C'est alors que l'amour entre dans son cœur, l'amour, ce sentiment si grand, si pur, si naturel.—

Adam était dans le Paradis Terrestre; la Création lui appartenait, la terre ne produisait de fruits que pour lui, les animaux étaient venus docilement recevoir leurs noms de lui et se soumettre à ses lois, il était le roi de l'Univers. Etait-il heureux? Prenez le livre VIII du "Paradis Perdu," voyez ce que dit notre premier père à son Créateur: "Mais je ne sais avec qui partager ces biens que tu m'offres. Dans la solitude y a-t-il le bonheur? qui peut jouir seul? ou jouissant de tout quel contentement peut-on éprouver? Le Seigneur lui demande s'il peut appeler solitude la nature animée qui se trouve autour de lui et lui dit de jouir de son immense empire. Adam répond que chaque animal est heureux avec un autre de son espèce, que l'oiseau ne peut converser avec le bœuf, ni le poisson avec l'oiseau, que l'homme étant seul de sa race est donc condamné à la solitude puisqu'il ne peut communiquer ses pensées aux êtres qui l'entourent; il conjure le Tout-Puissant de lui donner un compagnon qui, dit-il, amoindrisse ses défauts, détruise son imperfection. Référons-nous encore au grand aveugle de l'Angleterre, contemplons Adam qui, à son réveil, voit Eve devant lui, resplendissante de beauté et de grâces, écoutons-le s'écrier avec un accent passionné:

" Tu as tenu à ta parole, O Créateur libéral et bienfaisant, donateur de tout ce qui est beau! Mais je l'aperçois, ce plus beau de tous tes présents, l'os de mes os, chair de ma chair, je me vois moi-même devant moi: la Femme est son nom: extraite de l'homme: à cause de cela, il abandonnera son père et sa mère et s'attachera à son épouse, et ils ne seront qu'une seule chair, qu'un seul cœur, qu'une seule âme."

Messieurs, c'est la réalisation de cette ambition qui constitue le succès quand on a vingt-cinq ans. C'est pour arriver à ce but: acquérir l'amour de la femme aimée, que l'on voudrait être grand, riche, puissant. De même qu'au XVII[e] siècle toutes les gloires de la France se concentraient sur Louis XIV, de même voudrait-on posséder tous les talents, avoir toutes les vertus pour en faire hommage à celle qu'on aime. On est bon, on est patriote, on est laborieux afin de mériter son estime.

Mais, passons à une autre époque, contemplons l'homme de quarante ans au foyer de sa famille. Voyons si les promesses de sa jeunesse se sont réalisées, voyons maintenant ce qu'il désire. Cette compagne qu'il voulait avoir, il l'a eue. La voilà, c'est la mère de ses enfants. Va-t-il couler en paix le reste de ses jours, sans désirs, mollement bercé par le bonheur calme et serein dont il jouit? Non, car un autre immense amour a rempli son cœur, c'est l'amour paternel, le plus grand, le plus saint, le moins égoïste de tous les sentiments. Il n'a plus qu'une seule idée: vivre pour ses enfants, qu'un seul but: leur bonheur. Quel beau caractère que celui du bon père de famille. Il faut qu'il réunisse en lui toutes les vertus, qu'il prêche par l'exemple. L'homme le plus avili se relève par la paternité. Quelle rude tâche que celle du père, c'est une complète abnégation de soi, ce sont des soins de tous les instants. Il faut qu'il combatte les mauvais instincts, qu'il chasse l'ignorance, qu'il inculque de bons principes de moralité, qu'il éclaire l'esprit par l'éducation, qu'il fasse comprendre l'importance du travail. Il faut rendre les fils forts, énergiques et probes, les filles aimables, instruites et vertueuses; il faut faire de bons citoyens, des hommes honorables des uns, de bonnes mères de famille, des femmes de mérite des autres. Voilà le but de l'homme arrivé à l'âge mûr; il va consacrer les dernières années de sa vie à la réalisation de cette idée. Il a réussi: il est arrivé à la vieillesse, il est entouré d'une grande et belle famille, ses enfants sont ce qu'il avait rêvé qu'ils seraient un jour. Il ne désire plus qu'une chose, c'est d'avoir autour de son chevet, à sa dernière heure, tous ceux qu'il a aimés, tous ceux pour qui il a vécu, tous ceux à cause de qui il a cherché le succès. Il a atteint à son but; il laisse à son pays: des citoyens qui lui feront honneur; à ses enfants: le souvenir de ses vertus, une mémoire chérie et vénérée de tous.

Etendrons-nous notre sujet? Parlerons-nous du succès du patriote libérant sa patrie! du satirique et du comique flagellant les vices de leur époque et ramenant la société au bon sens, à la moralité? du ministre de Dieu retirant le criminel de l'abîme de ses passions et le remettant dans le chemin du devoir? Citerons-nous quelques noms d'hommes bons et grands, bienfaiteurs de l'humanité? Mentionnerons-nous Washington, Boileau, Molière et Fénelon? Non, disons seulement qu'ils sont arrivés au succès par l'honneur et le travail, répétons ce qu'a dit Buffon: "le génie est une longue patience," ne nous décourageons pas et soyons persuadés que tôt ou tard notre énergique persévérance sera récompensée.

Le succès par excellence, c'est donc la satisfaction du devoir accompli, c'est une ambition louable réalisée, c'est la jouissance de l'estime des honnêtes gens, de l'amour de ses enfants, c'est le droit d'espérer la récompense dans une autre vie du bien que l'on a fait dans ce court passage de l'homme sur la Terre.

MONTEVIDEO, 26 MAI 1879.

A M. le Secrétaire perpétuel,

Mon cher Monsieur,

J'ai, sous les yeux, votre aimable lettre du 26 février dernier, et j'ai bien reçu dès lors vos deux superbes échantillons de maïs, pour lesquels je vous remercie beaucoup, en regrettant que vous ne me demandiez rien, en échange, parmi les nombreux produits de ce beau pays. Il ne faut cependant pas croire que notre faune soit aussi riche que la vôtre; ce qui vient du manque absolu de forêts, qui est tel que, dans les campagnes, on n'emploie pas d'autre combustible que de l'herbe sèche: en ville, nous avons les admirables bois durs du Paraguay qui ressemblent tous, plus ou moins, à l'acajou et qui ne coûtent que la peine d'aller les couper dans les forêts sans fin de l'intérieur. Le long des cours d'eau, il y a bien une petite lisière de bois; mais ils sont généralement peu élevés et composés de saules et autres bois blancs.

L'animal le plus répandu est le cochon d'Inde dont certains prés fourmillent; c'est le remplaçant du rat et des souris; les sarigues leur font une chasse active. Il y a aussi des mofettes; mais je n'en ai pas encore vu. Le cabiai existe près de tous les cours d'eau: il y arrive à la grosseur d'un porc; mais comme sa chair à un goût de musc qui la rend immangeable, on ne

lui fait la chasse que pour en avoir la peau qui est forte et donne un cuir excellent.

En fait d'oiseaux, ce qui abonde ce sont ceux d'eau dont il y a une foule d'espèces, entr'autres l'albatros et le superbe cygne à col noir et au bec rouge qui est commun dans toutes les basses-cours de la République Argentine. Ce serait une bonne acquisition pour vous. Je crois cependant que le *cha-ha* vaudrait mieux pour vos campagnes si abondantes en reptiles dont il est l'ennemi né : c'est le Kamichi des naturalistes. Il y en a deux espèces : elles sont de la grandeur de nos cigognes d'Europe ; mais avec la tête et le bec robuste de l'aigle. Dans les campagnes, on s'en sert comme de gardiens et il paraît qu'ils sont plus vigilants que les chiens ; ils sont fort doux pour les habitants de la maison, mais repoussent tous les étrangers à coups d'aile et de bec.

Un autre curieux oiseau des marais est le pluvier armé que son cri a fait nommer téro-téro : il est plus grand que le vanneau d'Europe, à plumage vert doré sur le dos et jaune sous le ventre, bec et jambes rouges ; le fouet de l'aile est garni d'un couteau en os rouge de sang qui est l'arme offensive et défensive de cet oiseau dont la chair est excellente. Il est fort utile dans les campagnes parce qu'il ne s'alimente que d'insectes et de vers : aussi le tient-on beaucoup dans les maisons pour détruire les blattes qui foisonnent ici.

Les deux espèces de tinamaces méritent aussi votre attention : on les appelle perdrix. Leur plumage est jaune, zébré de brun foncé ; leur long cou et leur long bec les font ressembler un peu aux bécassines. La grosse espèce a la taille d'une poule : elle est rare, tandis que la petite, qui est fort commune, n'est pas plus grosse que notre perdrix grise ; leur chair est blanche et sèche ; elles mangent des insectes, des graines et de l'herbe.

Dans l'intérieur, on trouve beaucoup de cardinaux gris à tête rouge et de cardinaux verts ; mais l'oiseau le plus abondant est, sans contredit, la jolie perruche verte à ventre gris, qui ressemble absolument, pour les formes, à la nôtre à joues oranges. Elle vit en troupes si nombreuses qu'elles couvrent, de leurs nids, les arbres qu'elles choisissent pour leur domicile. Comme sa chair est de très bonne qualité, c'est un gibier habituel de nos marchés.

Parmi les arbres, je vous recommande, à cause de la beauté et de la durée de leur bois, le Quebracho*, le Lapacho et le Naudubay : je n'ai pu en voir encore que le bois : mais on me dit que ce sont des arbres de première grandeur. Le Quebracho se couvre de fruits gros comme des cerises, blancs et si doux qu'on pourrait les utiliser pour faire de l'alcool. Uu bel arbre indigène sur lequel j'appelle votre attention la plus sérieuse, c'est le figuier élastique.† Il ressemble à celui du Brésil ; mais les feuilles sont de moitié moins grandes : sa gomme est identique à celle du Para, en sorte que, si cet arbre réussit dans vos marais, comme je le crois, il serait pour vous le point de départ d'une industrie très-lucrative. Comme il reprend facilement de boutures, je puis vous en envoyer tant que vous voudrez.

Je suis fort occupé, en ce moment, par la création d'une colonie suisse, à quelques lieues d'ici : nous l'appellerons la *Neuchatelaise*, et je compte aller m'y fixer, ce qui me permettra de reprendre mes anciens travaux d'histoire naturelle dont vous avez les résultats par notre Bulletin, dont vous devez avoir reçu tous les numéros parus. Je vous ferai envoyer les autres au sortir de la presse.

Rappelez-moi, mon cher Docteur, au bon souvenir de tous nos collègues et amis, et croyez moi pour toujours votre ami et tout dévoué, SACC.

Séance du 20 Août 1879.

PRÉSIDENCE DU DR. ARMAND MERCIER.

M. le Dr. Turpin donne lecture du procès-verbal. Le compte-rendu de la séance précédente n'étant suivi d'aucune remarque, est mis aux voix et adopté.

M. le Dr. Roussel fait la motion que des remercîments soient votés à M. le Dr. Turpin, pour le zèle avec lequel il a rempli les fonctions de Secrétaire pendant les trois mois qui viennent de s'écouler. L'Assemblée s'empresse d'accueillir cette proposition qui est à la fois un acte de justice envers notre dévoué collègue et un légitime hommage rendu à l'habileté dont il a fait preuve dans l'accomplissement d'un travail nouveau pour lui.

Le Département de l'Agriculture à Washington nous envoie un rapport spécial sur l'état des récoltes de cette année aux Etats-Unis. On peut remarquer, en passant, que, d'après les faits constatés dans cette relation officielle, si l'on a eu un été exceptionnellement pluvieux dans le centre et le Nord de la France, il n'en a pas été de même aux Etats-Unis ; car nous voyons que les récoltes ont souffert de la sécheresse dans divers comtés de l'Etat de New York, de Pennsylvanie, de Maryland, ainsi qu'en Virginie, dans les deux Carolines, en Georgie, en Floride, en Louisiane, dans l'Alabama, le Mississippi, le Kentucky, l'Ohio, l'Indiana, le Michigan, le Minnesota. Le rapport en question reproduit l'aspect que présentent les champs jusqu'à la fin de Juin.

Deux exemplaires d'un rapport sur le lait de vache et les laitiers de la Nouvelle-Orléans, sont offerts à l'Athénée par la Commission qui l'a rédigé pour l'Association Médico-Chirurgicale de notre ville. Ce travail est une enquête entreprise dans un intérêt d'hygiène publique et privée ; elle révèle un état de choses déplorable, et signale des faits d'une gravité telle qu'ils réclament impérieusement et sans délai l'intervention des autorités municipales.

Le Secrétaire a aussi reçu le programme des cours de la Faculté de Médecine de New-York ; le bulletin officiel de la Commission d'Agriculture de Montevideo ; deux numéros du Bulletin mensuel de la Société d'Acclimatation de Paris ; la Revue politique et littéraire de Paris.

M. Alcée Fortier se fait excuser par M. le Président de ne pas assister à la séance ; il est parti pour la

NOTES FOURNIES PAR LE DR. HAVA.

*Quiebrahacha (brise-hache), arbre sauvage qu'on trouve dans les deux Amériques. Il est très commun à Cuba : bois très dur, de couleur rousse, tronc très gros. Je l'ai vu employé à faire des cylindres pour pressurer la canne à sucre dans les anciennes habitations.

† Le figuier élastique, sans doute le *Iatropha elastica* qui vient au Brésil : grand arbre de la famille des Euphorbiacées qui fournit le caoutchouc.

campagne où il est allé prendre quelques jours de vacances. M. Tujague écrit que des occupations survenues à la dernière heure l'ont empêché de prendre part à la réunion du 13 Août; il annonce son départ pour New-York.

Sous ce titre: "Obsession," M. George Dessommes lit un poème ou plutôt un de ces drames intimes de l'âme, un de ces entretiens mélancoliques de la pensée avec elle-même qui échappent à l'analyse, et qui rappellent tantôt les tristesses amères de Byron, tantôt la mollesse sensuelle de Musset, d'autres fois les découragements de Lamartine. Mais si, par le fond de cette œuvre, notre jeune collègue tend la main à une génération de poètes aujourd'hui disparue, il appartient complètement à l'école poétique de ses contemporains par l'allure indépendante et hardie du vers, par la riche facilité des rimes, par l'abondance et le coloris des images. Le vers est dès à présent, pour M. Dessommes, un instrument sonore auquel il fera dire tout ce qu'il voudra. Notre jeune ami s'est plu jusqu'ici à exprimer les ivresses et les accablements de la passion; il pourra, quand cela lui conviendra, faire rayonner dans ses vers les audaces de l'esprit et les découvertes de la science.

M. le Président lit un feuilleton scientifique de M. Henri de Parville, auquel on pourrait donner pour titre cette phrase de l'auteur: "Pourquoi pleut-il tant en 1879?" Seulement, comme le font judicieusement observer MM. Fréret et Turpin, il faudrait compléter la phrase en disant: "Pourquoi pleut-il tant en 1879 à Paris?" Car, il s'en faut de beaucoup que l'on ait eu à se plaindre partout, dans l'hémisphère boréal, de la persistante et abondante pluie qui, cette année, a supprimé l'été à Paris. M. de Parville fait savamment et avec esprit le procès aux astronomes, qui, comme M. Camille Flammarion, sont disposés à voir un rapport de cause à effet entre le maximum des taches solaires et les années sèches en Europe, et entre le minimum de ces taches et les années pluvieuses, tandis que l'on observerait l'inverse de l'autre côté de l'équateur. Sans nier absolument une relation de cause à effet entre l'apparition ou l'absence des taches solaires et le caractère d'une saison, M. de Parville aime mieux chercher l'explication des cycles périodiques de sécheresse et d'humidité dans les déclinaisons de la lune. Mais il ne nous parait pas qu'il plaide plus victorieusement la cause de la lune que M. Flammarion celle du soleil.

La météorologie est une science qui ne fait que de naître; par conséquent c'est un domaine où la somme des hypothèses l'emporte encore sur celle des vérités acquises. L'astronomie a sur elle l'avantage d'une histoire de quatre mille ans au moins. Il arrivera sans doute un temps où le météorologiste annoncera une année pluvieuse, avec autant de précision que de nos jours l'astronome prédit une éclipse de soleil ou de lune. On est autorisé aujourd'hui à dire que tous les phénomènes de la nature, même les plus capricieux en apparence, sont soumis à des lois; ces lois ne sont pas des secrets impénétrables, seulement leur connaissance demande du temps et beaucoup de travail. Déjà les grands courants atmosphériques et le mécanisme général de la pluie sont connus. Mais la quantité d'eau soulevée dans l'atmosphère annuellement, est-elle constante? Cela est très probable, mais pas encore démontré. Si cette quantité est constante, il faut nécessairement qu'une égale quantité d'eau retombe chaque année sur le globe. Mais cette eau ne retombe pas seulement sous forme de pluie; il importe aussi de faire la part de la neige, de la grêle, du grésil, elle est considérable. Entre tous ces météores aqueux y a-t-il un rapport annuel constant? c'est ce qui n'a pas encore été déterminé. Il y a plus: la pluie est au moins en partie sous la dépendance des vents; il faudrait donc découvrir d'abord la loi qui préside à la direction des vents. Les savants ont conscience de la complexité et de la difficulté du problème à résoudre; mais le public est impatient, il leur demande impérieusement de répondre à cette question: "Pourquoi pleut-il tant à Paris en 1879?" Pour ne pas rester bouche close, les savants répondent par d'habiles hypothèses et se lancent même dans des prédictions plus ou moins ingénieuses.

Le monde aime les prédictions, il préfère les théories les plus excentriques au silence des sages: c'est ce qui fait la fortune des almanachs. Nous en avons un aux Etats-Unis, comme le fait observer M. le Dr. Castellanos, dont le succès dépasse celui de Mathieu Laensberg, de Mathieu de la Drôme, de Mathieu de la Nièvre, de Nick de Périgueux; il s'imprime en plusieurs langues, et ses prophéties diffèrent selon la langue dans laquelle il parle; si, par exemple, il annonce en anglais que l'année sera sèche, il déclare en français qu'elle sera pluvieuse; de sorte qu'il y a toujours un idiome dans lequel il est bon prophète.

Cette passion populaire pour les prédictions, ajoute M. le Dr. Castellanos, serait confirmée, s'il en était besoin, par un fait que j'emprunte à M. Flammarion. L'Académie de Berlin avait anciennement pour principal revenu le produit de la vente de son almanach. Honteux de voir figurer dans cette publication des prédictions de tout genre faites au hasard ou qui du moins n'étaient fondées sur aucun principe acceptable, un savant distingué proposa de les supprimer, et de les remplacer par des notions claires, précises et certaines, sur des objets qui lui semblaient devoir intéresser le plus le public: on essaya cette réforme; mais le débit de l'almanach fut tellement diminué, et conséquemment les revenus de l'Académie tellement affaiblis, qu'on se crut obligé de revenir aux premiers errements, et de redonner des prédictions auxquelles les auteurs ne croyaient pas eux-mêmes.

OBSESSION

I

LA VISION.

L'autre soir, il faisait clair de lune, et le dais
De feuillage argenté, sous lequel j'attendais,
Allait se remplissant de nocturnes murmures.
C'était un bruit confus courant sous les ramures,
Pareil à la rumeur d'un bal qui commençait.
La brise autour de moi mollement balançait
Les grandes fleurs parmi les herbes ondoyantes,
Et la lune donnait des lueurs chatoyantes
A leurs calices blancs tout fraîchement éclos.

Ainsi, dès que l'orchestre a préludé, les flots
De danseurs par degrés s'ébranlent en cadence,
Puis, dans les tourbillons redoublés de la danse,
L'éclat des lustres fait étinceler soudain
Les robes, les rubans et les chairs de satin,
Avec les bracelets et les lourdes parures
Où l'eau des diamants reflète les dorures.

Tout le bois cependant vivait et s'agitait:
On eut dit que l'essaim des sylphes s'ébattait,
Invisible et moqueur, à travers les allées;
Et tout en écoutant leurs clameurs mi-voilées,
Je me disais: qui donc peut animer ainsi
Toute cette nature inerte? Est-il ici
Une âme qui, depuis la plus humble des herbes,
S'étend, monte, envahit jusqu'aux chênes superbes,
Et fait dans la forêt vibrer à l'unisson
L'arbre aux rameaux géants et le moindre buisson?...

Elle m'inquiétait beaucoup, cette pensée;
Et comme, à mes côtés, tout-à-coup s'est dressée
Une ombre blanche, avec son vêtement flottant,
Croyant alors lui voir des ailes, à l'instant
Je me suis écrié: Salut, esprit mystique,
C'est toi que devinait mon rêve poétique!
—Puis, je fermais les yeux pour cacher mon émoi,
Quand tu m'as dit, cher ange, en riant: Non! c'est moi!

II

LA VOIX.

Quand nous sommes rentrés du bois, la douce amie,
Lasse et triste, posa son front sur mes genoux,
Et je la vis soudain doucement endormie,
Tandis que l'air du soir chantait autour de nous.

Ah! qu'elle était charmante alors, mon amoureuse,
Avec ses longs cheveux, que j'avais dénattés,
Flottant sur son peignoir de toile vaporeuse
Dont les plis ondoyaient au vent de tous côtés.

Des sourires d'amour voltigeaient sur ses lèvres,
Et, faisant quelque rêve enivrant et bien fou,
Elle prenait des airs d'enfant, coquets et mièvres,
Pour jeter en dormant ses deux bras à mon cou.

Je ne l'entendais pas parler; mais son haleine
Semblait un chant d'amour mystique et radieux,
Comme si nos baisers, dont la chambre était pleine,
Avant de s'envoler venaient nous dire adieu.

Cependant, j'étais sombre et muet devant elle:
Malgré tant de langueur et malgré sa beauté,
Je restais immobile et d'une froideur telle
Que l'on nous eût cru faits de marbre en vérité.

C'est qu'une voix étrange et pleine de mystère
S'était mise à vibrer soudain autour de moi:
Venait-elle du lac, des cieux ou de la terre?
Je l'ignorais encor, mais j'étais en émoi.

Etait-ce donc la lune, était-ce les étoiles,
Ou bien l'esprit des bois qui vers lui m'appelait?
La grande voix montait, remplissant l'air sans voiles,
Et je ne savais pas ce qu'elle me voulait.

Je l'entendais rouler parmi la forêt verte,
Se répéter au loin sur les flots murmurants,
Puis, elle revenait par la fenêtre ouverte,
Me redire en chantant des mots incohérents.

Comme en un cauchemar, des hymnes d'allégresse,
Des plaintes s'y mêlaient au sarcasme moqueur;
On eût dit qu'une ardente et farouche maîtresse
A l'enfant qui dormait voulait ravir mon cœur.

Je ne comprenais pas sa voix surnaturelle;
Mais je ne sais comment son écho m'enivrait,
Et je me suis laissé persuader par elle
Sans répondre aux baisers dont l'autre me couvrait.

J'oubliais sa beauté, pauvre ange, et ses étreintes,
J'oubliais ses trésors livrés à mes désirs:
J'oubliais ses baisers, et sa joie, et ses craintes,
Et les folles ardeurs de nos nuits de plaisirs.

J'oubliais tout, hélas! pour l'esprit invisible
Dont la voix à ce point savait m'ensorceler;
Et portant la dormeuse, innocente et paisible,
Sur son lit d'où l'amour venait de s'envoler,

Sans l'éveiller, et sans interrompre son rêve,
—Un rêve de bonheur, sans doute, pauvre enfant,
Je m'enfuis seul, au clair de lune, sur la grève,
Cherchant qui me jetait cet appel triomphant!

III

Mais rien!....Je ne vois rien sur la plage....Personne
Ne vient à ma rencontre, et nulle ne m'attend;
Seul, dans la nuit sinistre et froide, je frissonne,
Et la voix au loin va toujours se répétant.

Ecoutez-là....D'abord il semble qu'elle vienne
Des grands bois tous remplis de ses frémissements....
Je cours vers elle alors; mais la forêt n'est pleine
Que d'ombre impénétrable et d'épouvantements,

Et dans les profondeurs de son immense dôme,
Seul, le souffle des nuits ricane en chantonnant
Cependant que la voix fuyante du fantôme,
Loin de là, sur les flots retentit maintenant.

L'écouterai-je, inerte et pleurant sur le sable
Comme un désespéré?—Non, en route!....Je veux
Suivre, atteindre, dompter le spectre insaisissable,
Et déjà l'aviron vibre à mon poing nerveux.

J'irai droit devant moi, sans me lasser, sans craindre
Le silence des flots ni leur immensité,
Et je finirai bien par le voir et l'étreindre
Cet esprit dont l'espace insondable est hanté.

Mais non! j'ai beau ramer vers l'horizon sans borne,
La voix toujours recule et fuit dans le lointain;
Autour de mon bateau cependant le flot morne
Clapote avec un bruit de rire qui s'éteint.

Que la barque à présent dérive!....peu m'importe
Où le courant pourra désormais m'entraîner,
Et si parfois la brise en se jouant m'apporte
Un écho vague et doux qui me fait frissonner,

C'est le suprême adieu de cette voix funeste
Qui vient de bafouer mon cœur ambitieux,
Et pour que de mon rêve, hélas! rien ne me reste,
Les derniers accords vont se perdre au fond des cieux.

Eh bien! si je n'ai pu sentir l'ange mystique
Marquer mon front rêveur de son baiser divin,
Mon œil au moins suivra son essor fantastique
A travers l'infini....Mais, espoir toujours vain!

Là, je ne vois passer que les froides étoiles
Qui de l'air insolent de coquettes sans cœurs
Clignent leurs yeux d'acier en écartant leurs voiles
Afin de montrer mieux leurs sourires moqueurs.

IV

....
....

V

Quand je suis revenu près de la bien-aimée,
Déjà le gai matin venait ensoleiller
Ses grands cheveux bronzés épars sur l'oreiller,
Et voilant à demi sa tête parfumée.

Mais aux pensers d'amour mon âme était fermée;
Triste, je contemplais cette enfant sommeiller,
Quand l'air frais tout-à-coup la fit se réveiller,
Et vite, elle accourut vers moi, tout enflammée.

Mais sur son sein ardent comme je restais froid,
Dans ses petites mains elle saisit ma tête,
Et puis me regarda soudain avec effroi!

Lut-elle jusqu'au fond de mon âme inquiète?
Je ne sais; mais cachant ses grands yeux sans parler,
Elle laissa des pleurs sur ses bras nus couler.

VI

Quelqu'un est entre nous maintenant, mon pauvre ange;
Et ce n'est pas ma faute à moi; car je t'aimais,
Et je ne cherchais pas certes l'esprit étrange
Dont la voix toujours va me troubler désormais.

Pourtant, je ne veux pas renier les folies
Dont s'enivraient si bien nos joyeuses amours;
J'aurai d'heureux instants dans mes mélancolies
Où renaîtra la joie ardente des beaux jours.

Alors je laisserai le torrent des caresses
Bondir et s'élancer à ton corps embaumé,
D'autant plus ardemment que mes lourdes détresses
L'auront au fond de moi plus longtemps comprimé.

Je ne maudirai plus les longues insomnies
Qui me tiendront alors jusqu'à l'aube éveillé ;
Toutes les voluptés depuis longtemps bannies
Reviendront enchanter mon cœur émerveillé.

Puis, si la grande voix tout-à-coup fait entendre
A travers les cieux clairs ses mystiques accords,
Tu deviendras, mignonne, alors dix fois plus tendre,
Dans toute sa splendeur livrant ton divin corps.

De tes baisers bruyants tu doubleras le nombre,
Tu me répéteras tes aveux jusqu'au jour,
Et tout cela, vois-tu, fera dans la pénombre
De ta chambre bien close, une chanson d'amour,

Une chanson d'amour si pure et si charmante
Qu'enivré par l'écho de ses rhythmes troublants,
J'oublierai le farouche esprit qui me tourmente,
Et n'entendrai plus qu'elle entre tes rideaux blancs.

VII

MÉLOPÉE.

Les jours d'automne sont venus !
Mignonne, couvre tes bras nus.
Tes bras nus sont froids, ma mignonne ;
Voici venir les jours d'automne !

Ferme ton châle sur ton cou ;
Le vent s'est levé tout-à-coup,
Glaçant la nuit de sa rafale....
Oh ! sur ton cou ferme ton châle !

Moi ; c'est à l'âme que j'ai froid ;
Mais pour réchauffer cet endroit ,
Il n'est, hélas ! Châle ni flamme....,
Et cependant, j'ai froid à l'âme !

VIII

Les jours d'automne sont venus, ma pauvre enfant !
Ce sont des vents mortels qui maintenant effleurent
Le bois frileux et morne, et notre cœur se fend
D'entendre au loin ces voix lamentables qui pleurent.

Entends-tu les oiseaux chanter leurs derniers airs,
Et bien loin des nids froids s'enfuir à grands coups d'aile ?
Demain ne vibrera, dans nos sentiers déserts
Qu'un écho triste, à son vieux bois toujours fidèle.

Il ne redira plus de fantasques chansons,
Mais les râles criards des feuilles desséchées,
Qui tombent sous nos pieds, tout autour des buissons,
Par les souffles du Nord une à une arrachées.

Bien aimée, ô ma bien aimée, auprès de toi,
Je reste le front morne et ton cœur s'en étonne !
Mais, vois cette Nature, et tu sauras pourquoi :
Pauvre enfant, c'est qu'ils sont venus, les jours d'automne.

Ils sont venus ces jours de tristesse et de mort ;
Notre cœur n'aura plus pour lui donner l'envie
De finir le chemin et le rendre plus fort,
Cet horizon brillant de verdure et de vie.

Nous ne reverrons plus le reflet lumineux
De ce grand soleil d'or, qui dans les sentiers rôde,
Faire jaillir soudain d'un buisson épineux
Un magique bouquet d'éclatante émeraude.

Et, vois-tu, si jamais, hélas ! le souvenir
De tant de folles nuits aux voluptés trop brèves,
Nous faisait, un beau soir de lune, revenir
Au fond de la forêt en deuil de tous nos rêves,

Les taillis desséchés à l'horizon feraient
Des trous profonds et pleins de sinistres ténèbres,
Où tes grands yeux hagards avec terreur croiraient
Voir grimacer au loin des fantômes funèbres.

Va, le temps de l'amour joyeux est bien passé !
Ne mets plus sur mon cœur ta tête, pauvre amie ;
Mon cœur est aujourd'hui comme un nid délaissé,
Sinon comme un sépulcre où dort une momie.

L'amour, ce rossignol mystique y roucoula
Quelque temps des chansons dont j'étais bien avide :
Mais les autres oiseaux s'envolent, et voilà
Qu'il les suit en laissant mon cœur muet et vide.

Et surtout, ne viens plus plonger au fond de moi,
Pauvre ange, ces yeux noirs dont la clarté m'inonde,
Et dont le regard pur, qui me met en émoi,
Jusques aux plus secrets replis du cœur me sonde.

Car tu ne verrais là, comme dans la forêt,
Que de larges trous noirs et pleins d'ombres glacées,
Où, pour t'épouvanter, peut-être apparaîtrait
Le spectre agonisant de nos amours passées.

IX

DERNIER AVEU.

Enfant, ne soit pas triste ! A quoi bon jalouser
L'immortelle Nature ? As-tu peur qu'elle prenne
Ta place dans mon cœur, cette froide sirène
Qui ne sait même pas me donner un baiser ?

Ton âme là-dessus peut se tranquilliser.
J'aime cette Nature à la beauté sereine,
Mais elle a trop souvent de ces grands airs de reine,
Qui m'irritent plutôt que de m'en imposer.

Toi, c'est d'un autre amour, tu le sais, que je t'aime ;
Car ta grâce d'enfant reste toujours la même,
Avec sa complaisance et ses enchantements ;

Et quand des voluptés me prend l'ardente fièvre,
Un regard me suffit pour le dire, et ta lèvre
Aussitôt vient se tendre à mes embrassements.

X

LES SOUVENIRS.

Les souvenirs ne sont pas
Des cyprès ornant la tombe,
Où de notre passé tombe
Une joie à chaque pas.

Non ! ce sont, mignonne aimée,
De beaux arbres tout en fleurs
Avec mille oiseaux siffleurs
Pour éjouir la ramée.

Partout nous les dispersons,
Afin qu'une ombreuse voute
Abrite la longue route
Où gaîment nous avançons.

Sous leurs ombrages antiques
Les pensers des jours défunts
Se transforment en parfums
En chansons d'oiseaux mystiques.

Et le chagrin du présent
—Si de suite il ne s'oublie,—
A cet hymne de folie
Va peu à peu s'apaisant.

Sois donc sans inquiétude,
Ne crains pas qu'à l'aveuir
La route du souvenir
Devienne une solitude,

Un désert où nous serions
En butte à tous les orages
Sans pouvoir trouver d'ombrages
Où nous nous abriterions.

Notre amour, notre jeunesse,
Chère, dans tous nos chemins,
Vont semant à pleines mains
Des souvenirs d'allégresse.

Pour nous deux, elles créeront,
Ces semences merveilleuses,
Des oasis radieuses
Qui sans cesse fleuriront.

Car le temps fera sur elles
Des assauts bien superflus ;
Il ne les vaincra pas plus
Que nos âmes immortelles ;

Puisque ces heureux séjours
N'existent qu'en nos pensées.
Mais les ivresses passées
Nous y reviendront toujours,

Comme sous les vieux chênes
Que plantèrent nos aïeux.
Un rêve calme et joyeux
Nous rend les amours lointaines.

XI

Le ciel resplendissait d'un éclat triomphant:
Mais le froid de la nuit glaçait mon cœur. L'enfant
S'était au bord des flots fièrement redressée,
L'œil fixe, le front blême, et la gorge oppressée.
Moi, je la contemplais alors presque en tremblant:
Elle était là, debout, dans son grand châle blanc,
Tête haute, livrant au vent sa lourde tresse,
Et vous eussiez cru voir quelque sombre prêtresse
Défiant dans la nuit les esprits lumineux.
C'était bien un défi que son regard haineux
Jetait en cet instant vers la céleste voute.
Pauvre ange méprisé, tu te disais sans doute,
En bravant les clartés de ces soleils lointains:
" Vous pouvez éblouir les yeux, astres hautains !
" Mais je suis belle aussi, moi! Je n'ai pas de crainte
" Que vous me détroniez. Car j'ai ma folle étreinte,
" J'ai mes bras, j'ai ma lèvre ardente, j'ai mes yeux,
" Oui, j'ai mes grands yeux noirs, profonds et radieux,
" Qui savent comme vous, les soirs d'amour reluire,
" Et dont la clarté chaude est faite pour séduire,
" Bien mieux que la splendeur de vos rayons glacés.
N'est-ce pas, ma beauté, c'étaient là vos pensers?
Et vous aviez raison, car, sans lui faire injure,

A cette radieuse et sauvage Nature,
La haine vous rendait certe assez belle alors,
Pour que tout mon amour, mes désirs, mes transports
Revinssent, comme au soir des premières caresses,
Raviver dans mon cœur les plus saintes ivresses.

Cependant, je ne sais quel zéphyr assez pur,
Effleurant tout-à-coup l'étincelant azur,
Parut en écarter si bien les derniers voiles,
Que l'innombrable essaim des lointaines étoiles
Resplendit comme autant de soleils dans les cieux.

O mon pauvre ange, alors, sur ton front soucieux,
Je lus le désespoir de l'idole brisée.
Tu te sentis mesquine, impuissante, écrasée
Devant cet idéal d'immortelle splendeur,
Et ton amour ne sut trouver dans sa candeur
Que des larmes, hélas! pour vaincre ta rivale.

Ah! que faisaient-ils donc, en cette nuit fatale
Mes éternels serments et nos baisers si doux?
Oui, souvenirs chéris, que ne reveniez-vous
Ranimer dans mon sein les ardeurs anciennes?

La bien-aimée en pleurs prit mes mains dans les siennes;
Sur mon cœur, elle vint doucement s'appuyer.
Alors comme autrefois, moi, j'allais essuyer
Ses beaux yeux du baiser que leur splendeur réclame.
Mais les étoiles m'ont enfoncé jusqu'à l'âme
Ainsi que des poignards leurs regards de dédain
Et j'y sentis mon pauvre amour mourir soudain.

XII

C'en est fait, elle veut s'en aller loin d'ici,
Elle n'a pas de grands airs de reine offensée;
Mais tant de souvenirs dont elle est oppressée
Sont des spectres plaintifs qui troublent ces lieux-ci,

Eh bien! adieu. Le rêve était trop beau!.... Voici
Qu'il s'envole, et pourtant, ma pauvre délaissée,
Toute cette tendresse ardemment amassée
Ne peut en un seul jour s'anéantir ainsi,

Mon cœur est un tombeau, mais non un tombeau vide;
Sous son marbre est couché le cadavre livide
De cet amour joyeux qui longtemps m'enivra,

Mais, un jour, s'élançant de la nuit éternelle
Si l'ange du Passé l'effleure de son aile,
Plus jeune et plus ardent il se relèvera.

XIII

DERNIÈRE PROMENADE.

Nous avons évoqué l'esprit du souvenir
Afin qu'il ramenât les joyeuses pensées,
Et vous fît, une nuit au moins, nous revenir,
Belles heures d'amour follement dépensées.

Nous l'avons évoqué, pauvre ange effarouché
Par les ricanements des âpres vents d'automne,
Et qui fuit, à travers le grand bois desséché,
Les lamentations de l'écho monotone.

Or voici qu'il nous prend tous les deux par la main,
Pour nous conduire aux nids des anciennes ivresses
Epars de tous côtés sur le bord du chemin
Où nous avons laissé tant de folles caresses.

Oh! mon cœur se souvient maintenant! c'est ici
Qu'entre mes bras, un soir, tu vins tomber, pamée:
Ton cœur battait bien fort alors, le mien aussi;
Te le rappelles-tu toujours, ô bien-aimée?

Il me semble que j'ai vécu assez longtemps
Pour qu'une éternité d'amour soit déjà morte,
Et cependant, hélas! c'est le dernier printemps
Que je t'avais juré de t'aimer de la sorte.

Oui, c'était par ici, dans l'un de ces sentiers:
Le clair de lune était bien doux, et toi bien belle.
Nous nous sommes sentis envahir tout entiers
Par cette passion que je crus immortelle.

Mais les fleurs des gazons et les feuillages verts
Le croyaient immortel aussi, dans leur ivresse,
Ce printemps radieux qui faisait, à travers
Le monde rayonner la vie et l'allégresse.

Il est anéanti pourtant, et ses chansons,
Ses parfums, ses couleurs, toutes ses harmonies
Que promenait la brise à travers les buissons
Ont passé comme nos ivresses infinies.

Notre vieux bois a l'air d'un cimetière, hélas!
Etrange nécropole aux profondeurs livides;
Qu'y venons-nous chercher, nous n'y trouverons pas
Un reste du passé; tous les tombeaux sont vides.

Les vents d'automne au loin les ont tous dispersés,
Les débris d'un printemps d'ivresse et de folie,
Nos gazons et nos fleurs, mes serments, mes baisers,
Et l'amour dont notre âme était alors remplie.

A quoi bon essayer de marcher plus avant?
Contre le temps vainqueur c'est une vaine lutte.
Tu le sais, ni l'oiseau, pauvre enfant, ni le vent,
Sur lui n'ont jamais pu gagner une minute.

Va! le passé jamais ne nous sera rendu.
L'ange du souvenir même s'arrête et doute;
Ne se retrouvant plus sur ce chemin perdu,
Il s'enfuit et nous laisse égarés sur la route.

XIV

LE DÉPART.

Elle s'enveloppait, sombre, dans son manteau,
Sans daigner ni parler, ni relever son voile,
Et quand pour le départ on eut hissé la voile,
Elle ne m'a pas dit seulement: MEMENTO!

Mais moi, je reste là, tout en pleurs sur la rive,
Dans l'air froid du matin, seul, morne, et ne pouvant
Quitter encor des yeux la blanche voile, avant
Qu'au bout de l'horizon brumeux elle n'arrive.

Ah! c'est que ce bateau si léger, si petit,
Qui, Dieu sait où! là-bas, m'emporte ma maîtresse,
C'est un monde d'amour, un monde d'allégresse,
Que j'avais découvert et qui s'anéantit.

C'est ma jeunesse, avec sa joie, et sa folie,
Et nos nuits et nos jours d'éblouissants baisers;
Ce sont nos désirs fous, toujours inapaisés,
Qui brûlaient dans nos cœurs toute mélancolie.

Mais de tout ce bonheur dont j'étais si certain,
Et qu'aux assauts du temps je crus inaccessible,
Que reste-t-il?— Plus rien! Rien, est-ce bien possible?
Rien hormis ce point blanc perdu dans le lointain.

G. DESSOMMES.